



Le Comte, un personnage de composition

■
Dietrich Fischer-Dieskau

Vocaux, évidemment. A aucun de ses personnages masculins Mozart n'a offert en scène quelque chose qui puisse se comparer à la grande séquence de l'acte III : un vrai récitatif, qui vit, qui exprime des doutes, des questions ; un air au sentiment fort, qui marque ; et même une cabalette virtuose. La Comtesse, au même acte, s'en voit attribuer autant : Mozart, à l'évidence, ne traite pas le couple des maîtres comme il traite le couple des serviteurs. J'ajoute qu'en bout de cabalette, un chanteur simplement mozartien trouve sa limite, et cruellement. C'est presque un Heldenbariton qu'il y faut.

Gestes déplacés

Dans ce même III^e acte, crucial pour le Comte, on le voit revêtir son habit de fonction, comme dans le merveilleux film que nous avons fait avec Ponnelle. Il ne se contente pas de symboliser l'autorité avec son habit ; il vient de la démontrer avec tout le poids de sa voix, vengeresse, jubilante (« *E giubilar mi fa* »). Or c'est ce même homme dont toutes les manœuvres personnelles avortent. Il se fait rouler par des domestiques, il s'en aperçoit trop tard, il se frappe le front, pris à contrepied, embarrassé et même rendu ridicule par la situation. Il invoque le secours de personnages dérisoires comme Marceline, il prend la peau de sa propre femme pour celle de Suzanne, et il le dit, il le montre, comme un gamin. Combien de gestes malheureux, déplacés ! C'est lui, gardien du protocole, si chatouilleux sur le point d'honneur, qui pourrait compromettre sa propre femme en faisant venir un serrurier du château. A force d'être peu aimé dans sa maison, il s'y trouve lui-même en porte-à-faux, mal à l'aise, avec la chasse pour seul exutoire à son impatience : car il y a des brutalités qu'il ne peut quand même pas se permettre chez lui, malgré l'envie qu'il a sûrement de couper le maudit page en morceaux ! Plus d'une fois la dupe apparaît chez lui, une sorte de manque de clairvoyance, de sottise même :

D'emblée le Comte Almaviva est un personnage peu sympathique. On ne l'aime guère dans sa maison, et dans la salle non plus. Chez Beaumarchais la caste y est pour quelque chose, mais la nuance révolutionnaire disparaît chez Da Ponte : ce n'est pas comme privilégié que le Comte ne se fait pas aimer, c'est comme homme. Il a du charme, pourtant. Suzanne flirte avec lui au début du III, et sans mal ; son « *Se piace a voi verro* » est un piège, mais il y entre une part de vérité ; au moins pour *faire semblant*, elle n'a pas besoin de se forcer. Donc : le personnage est peu aimable ; en outre il ne cesse de tomber dans des situations embarrassantes. Pour lui rester fidèle comme j'ai fait, un bon quart de siècle, il faut bien que je lui aie trouvé des charmes !



Avec Hans Kraemmer (Antonio) dans le film de Jean-Pierre Ponnelle. Unitel.

et pour s'en défendre il n'a que ses éclats de voix. La tentation de brutaliser, à défaut des gens, la ligne vocale, est constante chez le Comte, et j'ai pu (un sourire charmant de faux repentir, ici) m'y laisser aller parfois. Mais c'est cela même qui fait de lui, pour qui le chante, un personnage si attachant. Il n'est pas du tout établi, comme caractère, alors que Don Giovanni l'est d'emblée, tout de suite cohérent dans sa malice et sa méchanceté, avec ces deux premiers exploits, « *forzar la figlia ed ammazzar il padre* » ; sans compter ses coups de pied à Leporello. Le Comte en donnerait volontiers autant, mais se retient ; se tient ; se compose une attitude. Il faut composer le personnage constamment, c'est un personnage de composition, oui. Le scénario lui

refuse tellement le beau rôle que le rôle en devient beau. C'est un décadent, certes : et c'est une bonne idée de Strehler de l'avoir montré plus tout jeune ; mais son expérience est un charme. Mis en difficulté tout le temps et par tous, le Comte n'est jamais fade, jamais indifférent, jamais abrité derrière un sourire généralisé de grand seigneur comme des Comtesses que je ne nommerai pas, qui se disent qu'un sourire suffit pour qu'on joue Mozart. Ainsi le Comte est le plus grand challenge mozartien pour un chanteur, et sans se lasser de lui on peut fréquenter un quart de siècle ce personnage superficiellement ingrat ! ■

*Propos recueillis par
André Tubeuf, août 1990*